

## LES LIVRES

ANDRÉ GIDE : *Incidences*, 1 vol. éditions de la Nouvelle Revue française; *Dostoïevsky*, 1 vol. Plon.  
— WILLIAM BLAKE : *le Mariage du ciel et de l'enfer*, traduction d'André Gide, 1 plaquette, Claude Aveline. — JACQUES RIVIÈRE : *Etudes*, 1 vol. éditions de la Nouvelle Revue française. — HENRI MASSIS : *Jugements*, 2<sup>e</sup> série, 1 vol. Plon.  
— MARCEL BOULANGER : *le Vicomte*, roman, 1 vol., collection littéraire de la Renaissance du Livre.  
— MAURICE LARROUY : *le Révolté*, roman, 1 vol. aux éditions de France.

Les *Incidences*, de M. André Gide, c'est un volume d'essais, généralement assez courts, et sur les sujets les plus divers. On avait déjà de lui, dans ce genre, les *Prétextes* et les *Nouveaux prétextes*. Je confesse mon goût pour cette sorte d'ouvrages. Ils ont le charme de la variété; ils nous font souvent mieux connaître l'auteur que des œuvres plus considérables en apparence, mais ramassées sur une matière unique et d'horizon plus restreint; ils nous offrent de charmants voyages au pays des idées, qui est celui de la réalité vraie, ou qui la résume avantageusement par des raccourcis synthétiques. C'est là le divertissement supérieur de la libre intelligence, et le réalisme vulgaire ou la grosse machinerie du récit prennent par comparaison figure de corvées. Ce subtil intellectualisme discursif, qu'on admire chez Montaigne, chez Voltaire, chez Stendhal, dans la correspondance de Flaubert et toute une partie de Renan, se retrouve partout chez M. André Gide, non seulement dans *André Waller* ou les *Nouritures terrestres*, mais dans des œuvres plus romancées ou dramatisées comme celles qu'il a réunies sous le titre de *Retour de l'enfant prodigue*. Cet *Enfant prodigue* et les morceaux qu'il y a joints formellement, je crois, son plus beau livre. Avec un art plus poussé, et vraiment supérieur, ce sont bien

encore au fond des essais idéologiques. C'est ce qui en fait la rare et précieuse valeur. C'est aussi ce qui explique quelques animosités littéraires contre M. André Gide. L'esprit des premiers (1) se révolte contre cette maîtrise intellectuelle et trouve ces hautes régions trop ardues. L'école de la Vie ne peut que le traiter en ennemi, malgré les concessions coupables où l'entraîne parfois son dandysme, mais qui chez lui demeurent généralement théoriques.

A propos de M. Paul Valéry, pour qui il cite dans le présent volume ce passage bien connu, mais toujours bon à rappeler, de Baudelaire : « Tous les grands poètes deviennent naturellement, finalement, critiques. Je plains les poètes que guide le seul instinct : je les crois incomplets. Dans la vie spirituelle des premiers, une crise se fait infailliblement, où ils veulent raisonner leur art, découvrir les lois obscures en vertu desquelles ils ont produit... » Et parmi les critiques spécialisés, les meilleurs sont de ces poètes morts jeunes, ou même restés inédits, dont a parlé Sainte-Beuve. Certains zélateurs de Baudelaire n'apprécient guère que ses défauts, et méconnaissent ce qu'il y a de plus solide dans son œuvre mêlée. Cette idole de nos agnostiques et obscurantistes ne signait pas le revers du « je ne sais quoi », cher à M. l'abbé Brémond. Cet éminent académicien s'entendrait mieux avec les dadaïstes, qui se proposent, explique M. André Gide, de « disjoindre les mots les uns des autres », de les « dissocier de leur histoire, qui les appesantit d'un faux mort ». Pour les jeunes champions du mouvement dada, dont l'initiateur, M. Tristan Tzara, vient de donner aux « Soirées de Paris » de M. Etienne de Beaumont une bien curieuse tragédie en quinze actes, qui dure une demi-heure en tout, « chaque vocable-ilot doit, dans la page, présenter des contours abrupts. Il sera posé tel (ou là tout aussi bien) comme un ton pur; et non loin vibreront d'autres tons purs, mais d'une absence de rapports telle qu'elle n'autorise aucune association de pensées ». Ainsi le mot sera délivré de toute signification, et l'on obtiendra « l'innanité sonore, l'insignifiant absolu », qu'expriment si bien ces deux syllabes : Dada. On avouera que le dadaïsme réalise l'aboutissement logique des doctrines de M. l'abbé Brémond. Tant qu'à faire de nier la raison, autant aller jusqu'au bout.

A l'autre extrémité, avec le même courage philosophique, M. Paul Valéry, également cité par M. André Gide, a dit : « Je n'admets rien que je ne comprenne... » Conscience et lucidité

(1) Il va de soi que cette expression ne vise pas les maîtres de l'enseignement primaire, qui peuvent avoir l'esprit pénétrant et bien cultivé : car il faut être supérieur à sa tâche pour la bien faire.

lui paraissent les vertus cardinales de l'artiste. C'était aussi l'avis de Flaubert, contre qui M. André Gide attribue à Valéry quelque humour, à cause de ce mot : « J'appelle Beau ce qui m'exalte vaguement. » Mais un certain vague dans l'exaltation n'empêche pas qu'elle n'ait des causes très précises. L'émotion musicale n'est guère mesurable : l'écriture musicale obéit à des lois mathématiques. Et Flaubert était bien essentiellement intellectualiste — ce qui ne contredisait en aucune manière son romantisme également congénital.

Pourquoi M. André Gide est-il si injuste pour Flaubert? « Je l'ai tant aimé! avoue-t-il. Tout ce qu'on écrit contre lui ne meurt pas. Sa *Correspondance* a duré plus de cinq ans, à mon chevet, remplacé la Bible. C'était mon réservoir d'énergie. » Mais aujourd'hui, M. André Gide pense que « Flaubert, hélas! n'est pas un grand écrivain ». Il ne voit plus chez lui que contaction, gaucherie. « Chaque phrase se sort d'embaras que par une extrême simplification de la syntaxe; elle morcelle et juxtapose. Elle n'obtient non plus la fusion que l'analyse; les éléments en restent à l'état brut. » Les Goncourt accusaient au contraire leur grand ami d'avoir « une trop belle syntaxe ». Les censeurs de Flaubert devraient bien accorder leurs violons, ou leurs érècles! Que les amateurs de littérature facile lui reprochent d'être tendu, cela se conçoit; mais Gide, l'auteur de ce *Traité du Narcisse*, presque aussi hermétique que du Mallarmé! Flaubert ne l'est certes pas dans sa *Correspondance*, toute familière et débridée. Je crois entrevoir ce que Gide ne goûte plus en lui. M. Jacques Rivière, dans une de ses remarquables *Etudes*, nous vante le détachement de Gide. Oh! Flaubert n'est pas détaché. Ce prêtre de l'art, ce grand serviteur de l'esprit, prenait son idéal au sérieux. Je crois qu'il faisait bien, et le fameux détachement ne me semble pas avoir très bonne grâce sur ce point, lorsque après tout on s'est voué au même culte, comme c'est le cas de l'auteur d'*Incidences*, qui n'est pas non plus un « amateur ». J'aime la passion de Flaubert, ses enthousiasmes, ses saintes colères, la magnifique unité de sa vie. Gide abuse de l'ironie fugace, des sourires dédaigneux, des prompts volte-face et de la philosophie du discontinu... Il dit : « Une discussion sur Flaubert m'entraînerait; je la réserve. » On verra. Mais d'ores et déjà une observation s'impose. Il peut arriver qu'un maître autrefois vénéré entre tous nous devienne moins cher, et nous avons parfois de bonnes raisons d'évoluer. Peut-être Gide en a-t-il de valables, que nous sommes curieux de connaître, et l'on ne refuse pas a priori d'admettre que Flaubert puisse légitimement être moins près de son cœur. Mais n'écoutez pas ce qu'on se disait un

peu moins dans l'intimité d'un auteur, et parce qu'on a cessé de lui demander ses livres de cheval, faut-il le renier et abjurer l'ancienne admiration ? Celui qui a été longtemps pour Gide « un maître, un frère, un ami », et qui durant plus de cinq années a pour ce protestant remplacé la Bible, comment ne serait-il pas un grand écrivain ? C'est pour lui-même que Gide est trop injuste, en prétendant aujourd'hui qu'il aurait été ainsi encoûté par un médiocre et un balourd. Nous avons de lui trop bonne opinion pour l'en croire.

Il y a aujourd'hui un mouvement antiflaubertiste, qui s'explique par les mêmes motifs, politiques et religieux, que le mouvement hugophobe. Quo les ennemis des doctrines d'Hugo et de Flaubert les combattent, c'est bien leur droit, mais ne pourraient-ils y mettre quelque impartialité ? Est-ce que nous ne rendons pas hommage à la belle langue et à l'éloquence de Bossuet, malgré l'extrême « faiblesse philosophique » et le « cartésianisme de carton » que nous apercevons chez lui, avec Renan et M. Pierre Lasserre ? On est un peu fâché de voir André Gide apporter sa pierre aux traditionalistes et néo-classiques qu'il déteste pour lapider ces maîtres du dix-neuvième siècle. Car il n'aime pas Hugo non plus. Il le trouve « si peu psychologue ». Il y a peut-être plus de psychologie dans Hugo qu'il ne veut en voir ; mais, d'ailleurs, la psychologie n'est pas tout : l'esprit métaphysique et cosmique la dépasse. Dans des « considérations sur la mythologie grecque », Gide trouve étrange qu'« un grand poète tel que Hugo l'ait si peu comprise ; qu'il se soit plu comme tant d'autres à décontenancer de tout sens ces figures vivantes pour ne plus admirer que le triomphe sur elles de certaines forces élémentaires et de Pan sur les Olympiens ». Mais toute la philosophie grecque a de même subordonné le polythéisme à l'unité, théiste ou panthéiste, idéaliste ou matérialiste. Outre qu'il se dresse devant Zeus comme le Prométhée d'Eschyle, le *Satyre* de Victor Hugo s'accorde avec Anaxagore, Platon, Epicure et Lucrèce. Ce n'est pas tout à fait un monument d'incompréhension.

Dans ses *Jugonants*, M. Henri Massis intente à Gide un procès de sorcellerie et le dénonce comme démoniaque. Heureusement qu'Henri Massis n'est pas grand-inquisiteur, malgré sa vocation évidente, et qu'il n'y a plus de bûchers : sans quoi Gide eût sûrement revêtu la chemise soufrée et coiffé le san-benito. Mais si je ne le crois pas possédé du démon, en dépit de sa prédilection pour la magie noire du manichéisme et apocalyptique William Blake, je conviens qu'il me paraît quelquefois un peu méphistophélique. Je ne puis lui reconnaître, comme le fait M. Jacques Rivière, la vertu d'impartialité. Sa critique

n'est pas objective, mais égotiste. Elle manque d'autorité et de valeur probante. Elle nous renseigne moins sur les écrivains dont il parle que sur lui-même. D'ailleurs, c'est beaucoup, et cela suffit à nous charmer, voire à nous instruire, dès qu'on a fait le point.

On retrouvera le même quant à soi dans son *Dostoïevski*. Mais c'est un gros morceau, à propos duquel il n'est pourtant pas défendu d'étudier le romancier russe avec moins de subjectivisme. J'y reviendrai cet été, pendant les semaines de loisir.

Au surplus je m'accorde souvent avec Gide, par exemple sur le traditionalisme et l'enracinement, qu'il réfute très bien à l'aide des sciences naturelles ; sur la maladresse qu'il y avait — sans parler de l'injustice — à rejeter fausement Goethe et Kant, Wagner et Nietzsche dans le camp pangermaniste ; sur le roman, qu'il ne surtait pas, et même, à peu de chose près, sur sa liste des dix meilleurs romans français : la *Chercheuse de Parine*, les *Liaisons dangereuses*, la *Princesse de Clèves*, *Manon Lescaut*, *Dominique*, la *Cousine Bette*, *Madame Bovary*, *Germinal*, la *Marianne* de Marivaux ; au fait, cela n'en fait que neuf... Et Gide ne considère pas, apparemment, *Pantagruel* ni *Candide* comme des romans, en quoi il a raison, sans doute. Mais je ne puis lui concéder qu'un Balzac soit peu de chose en face d'un Dostoïevski, ni que le roman français soit si inférieur à l'anglais, au russe ou à l'espagnol, ni qu'il soit équitable de demander : « Qu'est-ce qu'un Lesage auprès d'un Fielding ou d'un Cervantes ? » Car on pourrait répondre : « Qu'est-ce qu'un Wilkie Collins ou un Conan Doyle auprès d'un Stendhal ? » Il ne faut comparer que les écrivains du même rang.

Enfin, j'ai tout spécialement approché, dans les *Incidences*, cette citation de la *Logique de Port-Royal* : « De quelque ordre et de quelque pays que vous soyez, vous ne devez croire que ce qui est vrai, et que ce que vous seriez disposé à croire si vous étiez d'un autre pays, d'un autre ordre, d'une autre profession. » C'est à Barrès que Gide objecte ce grand principe de toute vérité : oserai-je lui dire qu'il pourrait également en faire son profit ?

Le *Vicomte*, de M. Marcel Boulenger, est un roman captivant d'un bout à l'autre, mais assez complexe. L'auteur mène d'abord une bande de Parisiens à Fiume, sous le règne du *Comandante*. Pour lui, Gabriel d'Annunzio est « un saint ». Il célèbre l'amour sans limites de toute l'Italie pour ce héros. Soit ! Mais je crois que M. d'Annunzio est d'abord un grand poète, un grand écrivain, et que cela comptera plus pour sa gloire dans cinq cents ans que son expédition fiumaine. Et je me rappelle bien des discussions d'avant-guerre, soutenues par moi

contre des Italiens qui ne l'admiraient pas du tout. Je me demande si leur admiration d'aujourd'hui est bien éclairée. Je n'aime pas le nationalisme virulent du capitaine Guido Selva, personnage du roman, qui assassinerait très bien un ministre ou un chef d'Etat insuffisamment favorable, d'après lui, à la cause italienne. Je m'étonne que M. Marcel Boulenger nous présente comme « nietzschéen » un autre nationaliste, un professeur de Naples : Nietzsche était aussi antinationaliste que possible.

Et voici le drame psychologique. Thérèse Chatterond, mal mariée, s'éprend du beau capitaine Selva, qui, non sans une certaine mulhérie, la traite fort légèrement, comme une Fatou-Gaye ou une Rarahu, sans la sensibilité que mettait Loti dans ces aventures éphémères ; mais le nationaliste Selva « se croit tout permis à Paris ». Surprise en flagrant délit, Thérèse perd à la fois son mari, qui veut divorcer, et son amant, qui s'éclipse sans vergogne. Mais le mari est tué dans un accident d'automobile, avant que le divorce soit prononcé : elle était pauvre, personnellement ; elle hérite de la grosse fortune. Et ces vicissitudes mettent en lumière la curieuse figure du vicomte, frère de Thérèse, qui est le véritable protagoniste. Vaniteux, présomptueux, paresseux, aventurier et bohème de l'aristocratie, le vicomte est terriblement jaloux de sa sœur et lui joue des tours pénétrables tant qu'elle est heureuse et riche ; il l'entoure d'affection et de dévouement lorsqu'elle connaît l'adversité... Ce n'est pas très beau, mais le contraire serait assurément encore moins joli. Ce vicomte n'est qu'à demi antipathique. Son caractère très fouillé et très vrai fait grand honneur à M. Marcel Boulenger.

L'auteur de la célèbre *Odyssee d'un transport torpillé*, M. Maurice Larrouy, nous donne un autre roman maritime, le *Révolté*, qui est un roman du temps de paix. On y rencontre un matelot bolcheviste, un admirable lieutenant de vaisseau, un capitaine de frégate déplorable, et un amiral parfait. Les bons chefs sont les bons marins : telle est la morale de M. Larrouy. Son capitaine de frégate arriviste, partial et despotique, pense tout compromettre. Le lieutenant et l'amiral ramènent le bolcheviste à de meilleurs sentiments. M. Claude Farrère, avec sa compétence d'ancien officier de marine, garantit que tout cela est bien observé. Ce que je puis ajouter, c'est que le *Révolté*, où il y a de nombreuses péripéties de toute sorte, est passionnant comme les meilleurs romans d'aventures pour ceux qui les aiment — et pour tout le monde, à cause du sujet, de l'observation et du pittoresque. Cela sent l'air de la mer.

PAUL SOUMAY.